

Herménégilde Chiasson, dramaturge
Laurie ou la vie de galerie et Pour une fois

Louis-Dominique Lavigne

Number 98 (1), 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/26050ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lavigne, L.-D. (2001). Review of [Herménégilde Chiasson, dramaturge : *Laurie ou la vie de galerie et Pour une fois*]. *Jeu*, (98), 30–34.

Herménégilde Chiasson, dramaturge

Au-delà d'Antonine Maillet

Le théâtre acadien est connu et en même temps méconnu. On le découvre surtout grâce à l'œuvre d'Antonine Maillet, Prix Goncourt, merveilleuse conteuse, rabelaisienne aguerrie, qu'Eugène Gallant (premier metteur en scène et dramaturge-conseil de *la Sagouine*, scandaleusement écarté des crédits lors de sa reprise au Théâtre du Rideau Vert) a habilement entraînée à écrire pour le théâtre. Antonine Maillet et Viola Léger incarnent, à elles seules, une rencontre mythique qui relève du phénomène. Car Viola Léger est une artiste aussi exceptionnelle que la conteuse Antonine Maillet. Ce théâtre acadien connaît ses lettres de noblesse et perdure avec une vitalité surprenante grâce à la formule de « théâtre en plein air », mise au point avec brio par Guillermo de Andrea au sympathique Village de la Sagouine à Bouctouche. Mais il ne s'arrête pas là, en ce lieu certes pittoresque, en cette attraction d'abord touristique mais du meilleur goût. Le théâtre acadien mérite en effet d'être mieux connu du public québécois et de tous ceux qui s'intéressent de près ou de loin à la culture francophone d'Amérique du Nord.

Un autre théâtre acadien

À l'été 2000, j'ai eu l'occasion d'assister à deux spectacles qui témoignent de la vitalité d'un autre théâtre acadien. Si l'univers d'Antonine Maillet participe le plus souvent d'une écriture du passé, les deux pièces d'Herménégilde Chiasson, présentées à Moncton et à Caraquet, viennent renverser radicalement cette impression de culture du patrimoine trop souvent liée à l'expression artistique acadienne. Au vrai, elles font montre d'une étonnante modernité autant par l'articulation des formes que par celle des contenus représentés. Ce n'est pas étonnant puisque, autant par sa poésie que par sa peinture, Herménégilde Chiasson est un représentant actif et remarqué de la modernité francophone en Amérique du Nord.

Laurie ou la vie de galerie et *Pour une fois* sont des coproductions des deux compagnies théâtrales les plus importantes du Nouveau-Brunswick francophone : l'Escaouette de Moncton et le Théâtre Populaire d'Acadie de Caraquet. Il s'agit là de créations originales de deux inédits d'un des artistes les plus singuliers de sa communauté. Ces spectacles sont des réussites sur tous les plans.

Laurie ou la vie de galerie

TEXTE D'HERMÉNÉGILDE CHIASSON. MISE EN SCÈNE : ANDREI ZAHARIA ; DÉCORS ET COSTUMES : LUC RONDEAU ; ÉCLAIRAGES : MARC PAULIN ; MUSIQUE : DENIS RICHARD. AVEC JEANIE BOURDAGES, BERNARD LEBLANC, DIANE LOSIER ET DENIS RICHARD. COPRODUCTION DU THÉÂTRE L'ESCAOQUETTE, DU THÉÂTRE POPULAIRE D'ACADIE ET DU THÉÂTRE FRANÇAIS DU CENTRE NATIONAL DES ARTS, PRÉSENTÉE AU THÉÂTRE DE LA GRAND-VOILE, SHÉDIAC, EN AOÛT 2000.

Pour une fois

TEXTE D'HERMÉNÉGILDE CHIASSON. MISE EN SCÈNE : PHILIPPE SOLDEVILA, ASSISTÉ DE MARIE-FRANCE TANGUY ; SCÉNOGRAPHIE : LUC RONDEAU ; ÉCLAIRAGES : MARC PAULIN ; MUSIQUE : JEAN-FRANÇOIS MALLET. AVEC MARCIA BABINEAU, RENÉ CORMIER, AMÉLIE GOSSELIN, MARIO MERCIET ET YVES TURBIDE. COPRODUCTION DU THÉÂTRE L'ESCAOQUETTE ET DU THÉÂTRE POPULAIRE D'ACADIE, PRÉSENTÉE À LA BOÎTE-THÉÂTRE DE CARAQUET, EN AOÛT 2000.



Laurie ou la vie de galerie
d'Herménégilde Chiasson,
mise en scène par Andrei
Zaharia (L'Escaouette/
Théâtre Populaire d'Acadie,
2000). Sur la photo : Diane
Losier, Jeanie Bourdages,
Bernard LeBlanc et Denis
Richard. Photo : Rufin
Cormier.

Cinéaste (on lui doit en particulier un film percutant sur Jack Kérouac), poète (prix du Gouverneur général 1999 avec *Conversations*), artiste visuel, photographe et dramaturge, Chiasson est peut-être, avec Gérard Leblanc, Serge-Patrice Thibodeau, Martin Pitre et René Cormier, un des artisans les plus représentatifs de la modernité culturelle francophone des provinces maritimes. Pour évaluer les œuvres de Chiasson, la pondération régionale n'est pas nécessaire. La qualité du travail artistique suffit et se compare aisément avec tout ce qui peut se faire de mieux au Québec et ailleurs dans la francophonie. Si Chiasson, par sa poésie, côtoie, dans notre paysage littéraire, les Claude Beausoleil, Yolande Villemaire, Patrice Desbiens, Denis Vanier, Jean-Marc Fréchette, Paul Bélanger, Pierre Ouellet ou Jean-Paul Daoust, il mérite à présent d'être situé de même façon sur le plan de la dramaturgie. Allons-y voir !

Une dramaturgie décapante

Dans *Laurie ou la vie de galerie*, le personnage éponyme, dans la quarantaine avancée, verbomoteur et bon vivant, s'acharne à passer sa vie sur sa galerie, à boire sa bière, à jaser et à ne pas travailler. Il refuse même de couper le gazon, au grand désespoir de son voisin. Laurie est prêt à tromper ses assurances, à frauder le gouvernement, à utiliser

toutes les astuces possibles et impossibles pour arriver à ses fins de paresseux professionnel. À travers cette lutte par l'absurde pour ne rien faire se tisse une histoire d'amour entrecoupée de reportages radio sur l'acadien authentique et son si « charmant » accent du terroir. Laurie est un arlequin nord-américain, sans le masque et les manières du célèbre Zanni de Bergame. Il préfère se prélasser au soleil plutôt que de s'abrutir dans un petit boulot sans envergure. Il y a du Brecht dans cette pièce, du Dario Fo et du Sam Shepard : le Brecht-Hašek du *Brave Soldat Schweyk*, le Dario Fo de *Mort accidentelle d'un anarchiste* et le Shepard de *Fool For Love*. Oui, le Laurie de Chiasson est un cow-boy contemporain, stratégiquement naïf et anarchiste dans l'âme.

Andrei Zaharia, spécialiste de Tchekhov et d'Ionesco, assure une mise en scène rigoureuse et tonique qui permet au spectacle de trouver sa véritable portée dans le naturel du jeu et le contact direct avec le public. Dans une ambiance de brasserie et de cabaret, le spectateur, bière en mains, en ce petit théâtre de la Grand-Voile à Shédiac, est convié à une fête théâtrale pas piquée des vers, qui pourrait ressembler à certains spectacles festifs d'un Plume Latraverse à son époque la plus bukowskienne. Les thèmes abordés y sont cinglants. Ils témoignent sans ambages de l'Acadie d'aujourd'hui. Ils procèdent du refus catégorique de réduire la culture acadienne au



simple pittoresque de sa parlure, à la justification folklorique d'un bilinguisme de pacotille. Ici, l'affirmation acadienne, par son caractère hybride et le tragique particulier de son passé, se démarque du souverainisme québécois et de ce fédéralisme mou dangereusement propice à l'anglicisation des minorités francophones du Canada.

Dans *Laurie ou la vie de galerie*, le nationalisme, revisité par Chiasson, prend une couleur qui pourrait servir de référent fécond à la lecture péquiste de la question nationale. À l'instar d'autres écrivains comme Jean Marc Dalpé ou Patrice Desbiens, Chiasson adopte un point de vue social et politique qui devrait faire bouger le théâtre francophone d'Amérique. Pierre Nepveu, dans son remarquable essai *Intérieurs du Nouveau Monde*, a raison de laisser une place de choix à Chiasson, l'artiste polyvalent d'Aberdeen, cet important lieu, au cœur de Moncton, où travaillent plusieurs artistes de l'Acadie contemporaine.

Pour une fois

Si *Laurie ou la vie de galerie* n'hésite pas à recourir au cabaret et au burlesque, *Pour une fois* penche plutôt du côté de l'expressionnisme et de l'onirisme social. On y raconte l'histoire d'un homme qui, progressivement, perd la raison et dont la femme devient ministre de la Santé à la suite de l'élection du Parti acadien. La percée spectaculaire de cette organisation politique un peu mythique est rendue possible grâce à l'indépendance du Québec enfin votée par les Québécois. Cette fois-ci, le spectacle, dont l'hypothèse de départ semble sortie directement d'un roman de science-fiction,

Pour une fois d'Herménégilde Chiasson, mise en scène par Philippe Soldevila (L'Escaouette/ Théâtre Populaire d'Acadie, 2000). Sur la photo : Marcia Babineau, René Cormier et Amélie Gosselin. Photo : Herménégilde Chiasson.

est plus complexe et exigeant que *Laurie ou la vie de galerie*, mais tout aussi actuel sur le plan des problématiques que de la théâtralité.

Pour une fois oscille entre le rêve et la réalité, le lit d'hôpital et les diverses étapes de la vie du personnage principal qui l'ont conduit vers la démence sociale. Charles, d'abord navigateur illuminé puis vendeur de cédéroms encyclopédiques, retourne aux études, en histoire, après une rencontre avec un vieux tuberculeux. Ce dernier, tel l'ange devant saint Paul sur le chemin de Damas, change la vie de Charles en lui racontant son mal : le problème de santé typique des pêcheurs de l'Atlantique, causé par le refroidissement du poisson en cale (certains bateaux de pêche sont des usines, et les travailleurs de la mer ont aussi leur maladie industrielle...). Charles, devenu professeur d'histoire, se fait congédier pour ses opinions trop radicales sur la défense de la langue française. Puis son nationalisme bascule dans un délire presque schizo-phrénique où la question de l'identité finit par se confondre avec l'idéologie réductrice de certains groupuscules de l'extrême droite américaine.

En évoluant dans l'absurde et la dérision, encore une fois dans la foulée de Brecht et de Fo, la fable de Chiasson fait mouche par sa complexité, à un point tel qu'on ne sait plus quel est le point de vue de l'auteur, si ce n'est celui de soulever des débats aux bons endroits et de guider le public vers de bonnes questions. En procédant de cette manière et en puisant à même les grands maîtres du théâtre social, Chiasson ne tombe dans aucun des pièges du genre : le didactisme ennuyant, le CQFD anti-dramaturgique ou le prêchi-prêcha démobilisant.

Deux mises en scène très différentes

Chaque comédien, par la générosité de son interprétation, confère à ces deux créations une rare authenticité. Au vrai, dans les deux spectacles, on a l'impression que tous les acteurs endossent spontanément les propos véhiculés par la pièce. Cette osmose presque spirituelle entre le texte et ses interprètes apporte la dimension essentielle, nous le savons, à la réussite de ce difficile théâtre de la prise de parole. Sans doute est-ce le grand thème de l'identité acadienne qui rassemble les acteurs et les actrices avec autant de flamme et de conviction. Chiasson, en plus d'être un artiste engagé dans la cause acadienne, est aussi une sorte de leader idéologique de sa communauté. Il cherche à participer à l'évolution du discours nationaliste acadien. Les comédiens en sont conscients. C'est pourquoi ils insufflent à leur jeu la sensibilité indispensable à ce théâtre spécifique qui cherche constamment à se lier aux grands débats d'une collectivité en pleine effervescence.

Alors que Zaharia opte pour une mise en scène qu'on ne voit pas, celle de Philippe Soldevila se fait voir tout le temps. Bien que fortement marqué par les (bonnes) influences de Robert Lepage (donc de Marc Doré, donc de Jacques Lecoq), Soldevila assume bien ses sources en développant son propre style par la justesse dramaturgique de ses mises en espace. Ici la ligne claire du récit ne bat jamais de l'aile face à l'éclatement scénique proposé par un découpage pourtant fort subjectif.

En s'inscrivant d'emblée dans ce courant scénique des mises en place spectaculaires où le théâtre avoue continuellement sa propre théâtralité, Soldevila aurait pu s'en-

combrer dans des liens trop artificiels entre les tableaux. C'est le principal danger de ce type de théâtre. Pour privilégier les images, on fait dramaturgiquement les coins ronds. Plusieurs créations collectives des années 1970 ont ainsi sacrifié une dramaturgie déjà exsangue au plaisir des métaphores souvent fortes mais pas toujours pertinentes.

Soldevila, probablement grâce à une méthode de création qui s'inspire directement des acteurs et à un respect scrupuleux de l'esprit de la partition, ne tombe jamais dans le piège esthétisant des effets gratuits. Le metteur en scène maîtrise assez bien le langage scénique pour ne pas s'y perdre ; toutefois, certains retours à l'anecdote du lit d'hôpital auraient permis de mieux soutenir cet instrument de transposition. Tant pis pour la sagesse des codes, je préfère de beaucoup ce parti pris ludique d'un théâtre qui s'affirme tout le temps dans sa théâtralité et rompt ainsi avec le réalisme psychologique si cher à notre petit écran et beaucoup trop répandu sur nos scènes. Car, là, aucun travail de suggestion n'est offert à un public pourtant ouvert à ce voyage au pays de la stylisation.

Si Soldevila fait dans le théâtre d'images, Zaharia, qui a déjà monté avec succès *Faut pas payer !* de Fo au Théâtre Populaire d'Acadie, signe une mise en scène plus « grand public » où la direction d'acteurs et la liberté de jeu deviennent le principal ressort de l'impact théâtral. De ce point de vue, Bernard Leblanc, comédien autodidacte, ami et interprète de longue date de Chiasson, exécute une performance époustouflante qui rappelle l'effet magique de Viola Léger sur la langue si savoureuse d'Antonine Maillet.

Notre récente dramaturgie québécoise, trop souvent coincée dans sa redondance idéologique, mérite d'être confrontée à une parole aussi décapante que celle du poète Herménégilde Chiasson qui, à l'instar du Franco-Ontarien Jean Marc Dalpé, nous invite à renouveler nos contenus et à bousculer cette conception de plus en plus conservatrice de l'identité québécoise en Amérique du Nord. Non, la culture québécoise n'est pas la seule parole francophone d'Amérique du Nord. Comme Patrice Desbiens, Jean Marc Dalpé, Robert Dickson, Serge-Patrice Thibodeau, Gérald Leblanc, Robert Bellefeuille et Robert Marinier, Herménégilde Chiasson est là pour le rappeler. Avec une culture théâtrale et littéraire d'une rare rigueur. À quand, au Festival des Amériques, un carrefour de ces paroles iconoclastes et remarquables ? Ici, point de formalisme à la mode, pas de raccourci démagogique, pas d'intellectualisme à bon marché ; mais une américanité francophone avec laquelle la culture québécoise doit composer si elle veut renouveler le corpus dramaturgique de sa propre modernité. **■**

Notre récente dramaturgie québécoise, trop souvent coincée dans sa redondance idéologique, mérite d'être confrontée à une parole aussi décapante que celle du poète Herménégilde Chiasson [...]